

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

« Oh ! C'est... toi ? Toi, Aldo ? Que fais-tu là ?

— Je désire te voir.

— Pourquoi... ? »

Il se montra prévenant : il l'aida à monter à bord, porta sa valise, et lui indiqua la place réservée par ses soins. Cependant, l'effet de surprise rendit Louise insensible à ses attentions. Elle s'assit, malgré elle, en face de son ex-compagnon, parti de leur domicile avant la naissance de leur enfant, et dont elle n'avait plus de nouvelles depuis six ans.

Elle se demanda comment il savait qu'elle devait prendre ce train. Malgré les questions réitérées de Louise pour obtenir ses sources d'informations, Aldo les éluda adroitement par le biais d'un compliment :

« Tu es toujours aussi belle ! Tu as changé de coiffure, les cheveux courts te vont bien.

— Je suppose que tu n'as pas cherché à me revoir pour me parler de ma coiffure ! Quelle est la raison de ta présence ici ? »

Aldo ne voulut pas, ce jour-là, dévoiler ses intentions, mais seulement reprendre contact avec elle :

« J'ai besoin de te parler et de connaître ma fille.

— Comment oses-tu t'intéresser à Charlène après tant d'années d'indifférence, sans l'avoir reconnue ?

— Charlène ? Tu as choisi un beau prénom. J'avoue n'avoir pas été à la hauteur de la situation : j'étais jeune et j'ai paniqué à l'idée de devenir père. Je ne voulais pas abandonner mes études, et je...

— Tu as préféré abandonner ton enfant plutôt que tes études, c'est ignoble ! Et moi, en ai-je eu le choix ? J'ai quitté la fac pour travailler dans un magasin de vêtements afin de subvenir aux besoins de ma fille. Que faisais-tu pendant que je

galérais ? As-tu pensé à la blessure affective subie par Charlène à cause de l'absence de son père ? »

Louise n'eut pas envie de tout lui raconter, surtout pas les problèmes de santé de Charlène, les rendez-vous médicaux, les visites à l'hôpital... Elle ne voulut pas éveiller chez lui un sentiment de pitié. Fière de son parcours de maman solo et de la complicité mère-fille, elle n'aurait pas toléré une intrusion inopinée dans son existence. Les yeux fixés sur son ex-compagne, Aldo prit l'air candide d'un gamin fautif implorant le pardon. Son nom patronymique "*Benedetti*", traduit en français par « *Le bienheureux* », reflétait bien son caractère jovial et insouciant. Elle savait lire dans le regard très expressif d'Aldo, un homme-enfant, gentil mais immature, un séducteur qui a su la conquérir dès leur première rencontre à Capri, et dont elle était tombée éperdument amoureuse. Son charme indéniable ne la laissait toujours pas indifférente. Toutefois, victime dans le passé de l'inconséquence de la conduite d'Aldo, Louise faisait preuve de méfiance à son égard ; une méfiance confirmée par ses agissements : Aldo ne s'était pas exprimé sur la manière dont il avait planifié leur rencontre, et il avait formulé une réponse évasive quant à la finalité de celle-ci.

Louise prit soudainement conscience que seules Jessica et Juliette, ses amies avec lesquelles elle venait de résider au camping, connaissaient les conditions précises de son retour de vacances. Elle se remémora leurs attitudes singulières pendant leur séjour, certainement pas étrangères à cette rencontre : elles faisaient souvent bande à part et chuchotaient derrière son dos. Juliette téléphonait longuement et écourtait ses conversations en s'approchant d'elle. Toute tentative de dialogue se résumait en ces mots : « *On t'expliquera plus tard* ». La réflexion de Jessica lors des préparatifs de vacances restait gravée dans sa mémoire : « *Tu verras, on va passer des vacances mémorables qui changeront ta vie* ». Louise avait confié sa petite fille à ses parents pour profiter de quelques jours de repos. Elle se réjouissait de prendre du bon temps avec ses amies or, ce fut un désenchantement.

Pour Louise, aucun doute : Jessica et Juliette étaient les auteures de ce complot ; une trahison inconcevable, étant commise par ses fidèles amies, témoins de son passé douloureux.

À la déception, s'ajoutait l'incompréhension : pourquoi ses amies lui avaient-elles tendu un piège ? Par jalousie de sa réussite suite à sa promotion de cadre ? Comment celles qu'elle qualifiait « *mes sœurs de cœur* » avaient-elles pu détruire, en si peu de

temps, une amitié sans faille, enracinée de longue date et riche de magnifiques souvenirs.

Louise appréhendait les difficultés auxquelles elle sera confrontée pour expliquer à sa petite fille, déjà fragilisée par l'abandon de son père, l'impossible pérennité de ses relations amicales. Comment pourra-t-elle lui annoncer que Jessica et Juliette, considérées comme ses propres tantes, n'intégreront plus le cercle familial ? Pour protéger sa fille, elle évoquait déjà la façon de procéder : choisir des mots adaptés à une enfant de son âge, peut-être développer une métaphore : l'amitié est semblable à un puzzle, difficile à assembler, simple à détruire, mais qui peut toujours être reconstruit...

Aldo s'était abstenu de répondre aux interrogations de Louise qui ignorait donc ses motivations. Etaient-elles d'ordre sentimental ou financier ? Elle exclut cette dernière hypothèse en observant sa tenue vestimentaire. Son costume de luxe n'échappa pas à son œil avisé de professionnelle en prêt-à-porter, un costume que seuls les businessmen peuvent s'offrir. Pour ne pas se fier uniquement aux apparences, Louise questionna Aldo avec ironie :

« Que fais-tu dans la vie ? Je suppose tes études terminées à présent !

— Bien sûr ! Je suis directeur informatique.

— Tu dois avoir une belle existence. Alors, qu'attends-tu de moi ? »

Aldo tente de faire diversion avec des généralités sans conviction :

« Depuis mon départ, des événements ont modifié ma vision de la vie. Sois certaine que je regrette d'être parti sans t'avoir laissé d'adresse. Tu as dû me maudire... »

Louise confirma ces propos sur un ton péremptoire :

« Oui, en effet, je n'ai pas cessé de te haïr ! »

Elle résista à l'envie d'ajouter : « *Et je te déteste encore !* ». Toujours en colère, elle le contraignit à justifier son comportement :

« Tes regrets ne justifient ni ton départ précipité ni ton indifférence.

Qu'ai-je fait pour mériter cela ? Tout semblait pourtant bien aller entre nous pendant nos deux ans de vie commune...

— Ce n'est pas de ta faute. J'ai changé d'horizon... Regardons le futur. J'aimerais faire la connaissance de ta fille, je veux dire de notre fille. Je ne l'ai pas oubliée même si mon silence a pu témoigner du contraire. Je me suis souvent

demandé comment était notre enfant dont j'ignorais le prénom. Hélas ! Je ne l'ai pas vue grandir, as-tu une photo d'elle ?

— À quoi bon ? Tu n'es pas le bienvenu ! Nous n'avons pas besoin de toi.

— Pourrais-tu me donner une nouvelle chance pour te prouver que j'ai changé en t'apportant une preuve irréfutable de ma sincérité ?

— Tu as déjà eu ta chance. Tu as choisi ton avenir, j'ai subi le mien...

— Louise, je t'en prie, écoute-moi, il s'agit de notre avenir à tous les trois. Mes révélations sont d'importance capitale. Le train n'est pas un lieu propice aux confidences, convenons d'un rendez-vous dans un lieu discret. Le temps est compté.

— Comment peux-tu dire « *le temps est compté* » après des années d'éloignement ? »

Louise estima insuffisants les propos d'Aldo pour regagner sa confiance et renouer des liens. Comment s'adresser à un homme dont l'histoire s'est arrêtée pour elle il y a six ans ? Que savait-elle de lui à présent ? Comment avait-il évolué ? Avait-il toujours les mêmes centres d'intérêt, la même passion pour le marathon...? Elle préféra éviter les sujets susceptibles de le valoriser. Elle n'osa bien sûr pas aborder sa vie sentimentale sans doute par peur d'apprendre une insoutenable vérité : une relation amoureuse à l'origine de la rupture de leurs relations. Le désir d'assouvir sa curiosité ne put dominer ses craintes. Pressée de mettre fin à une conversation jugée stérile, Louise détourna le regard de son interlocuteur. À plusieurs reprises, elle fureta nerveusement dans son sac à main, en sortit son téléphone portable, et fit semblant de le consulter. La placidité d'Aldo finit par l'apaiser.

Le silence fut brisé par un bruit strident signalant l'arrivée à destination des voyageurs.

Louise descendit du train, suivie par Aldo. Il proposa de la raccompagner à son domicile, mais elle s'y opposa formellement. Un mal de tête facilita son refus. Aldo lui remit sa carte de visite lui rappelant l'urgence de poursuivre leur discussion. Submergée par tant d'émotions difficiles à gérer, Louise aspirait à une bonne nuit de sommeil ; seul un antalgique puissant pourrait la lui procurer. Toutefois, au petit matin, des questions récurrentes se mirent à tourbillonner obstinément dans sa tête : « *Pourquoi Aldo est-il revenu ? Aurait-il encore des sentiments ?* ».

Depuis son retour, Jessica et Juliette avaient laissé d'insistants messages sur le répondeur téléphonique de Louise, désireuses d'obtenir rapidement de ses

nouvelles, tout en lui manifestant de l'amitié avec des paroles affectueuses et des bises à répétition. Révoltée par l'attitude hypocrite de ses amies, Louise décida de les ignorer. Elle se mura dans le silence pour essayer d'oublier, tout à la fois ses vacances gâchées, une amitié brisée et le retour impromptu et déstabilisant d'Aldo.

La jeune maman reprit le cours normal de sa vie en choyant sa fille ; elle seule pouvait lui apporter un grand réconfort, particulièrement dans les moments difficiles de sa maladie. Impossible pour Louise d'oublier définitivement Aldo. En effet, Charlène l'interrogeait souvent au sujet de son père éprouvant le besoin de construire une image de lui. Charlène avait toujours ressenti une vive frustration par rapport à la description idyllique du portrait des pères de ses camarades. Si Louise connaissait la vie actuelle d'Aldo, elle pourrait répondre aux attentes de sa fille. C'est dans cet esprit qu'elle se résigna à téléphoner à son ex-compagnon :

« Allô, je suis bien chez Monsieur Aldo Benedetti ?

— Oui, mais mon mari s'est absenté pendant un certain temps...».

Effondrée, Louise raccrocha aussitôt le téléphone, sans mot dire. Bien que marié, Aldo voulait s'imposer dans sa vie. Face à ce comportement méprisable, elle fut habitée par un sentiment mêlé de colère et de haine. Elle ne put s'empêcher de crier haut et fort sa douleur en égrenant un chapelet de mots grossiers, comme pour tenter d'obtenir une guérison intérieure.

Avec le temps, Louise finit par mettre entre parenthèses cette malheureuse histoire pour se consacrer uniquement à son rôle de maman. Toujours en proie à la gravité de sa maladie, la petite fille eut davantage besoin du soutien maternel : elle subit une lourde intervention chirurgicale jusqu'alors difficilement envisageable, la seule solution susceptible de lui ouvrir la porte de la guérison.

À l'approche de la fin du séjour hospitalier de sa fille, Louise s'enquit de sa santé auprès du chirurgien.

Satisfait de l'évolution favorable de sa patiente, il lui apporta quelques précisions :

« Chez les sujets jeunes la greffe rénale n'entraîne que rarement des complications. Votre fille a pu bénéficier d'une greffe très rapidement, ce qui est exceptionnellement rare, et dans de bonnes conditions. La transplantation a pu se faire avec un donneur jeune et en bonne santé, situation impensable il y a six mois à peine. La plupart des malades attendent des années pour trouver un donneur compatible. »

Louise appréciait la chance qui désormais lui souriait. La guérison de sa fille s'avérait possible grâce à un bienfaiteur anonyme sans qu'aucune reconnaissance ne puisse lui être exprimée. Cet acte de générosité força l'admiration de Louise et la réconcilia avec la nature humaine. Elle sortit confiante de cet entretien et vit l'avenir sereinement.

Elle rêvait du retour de Charlène à la maison et échafaudait de superbes projets, mais ses pensées furent vite interrompues. À peine venait-elle de saluer le chirurgien que celui-ci reprit ses consultations, et se dirigea vers la salle d'attente proche de son cabinet pour appeler le prochain patient :

— Monsieur Benedetti

Louise se retourna, le regard d'Aldo croisa le sien, elle perçut la satisfaction de l'homme qui a réparé son erreur de jeunesse. Ils échangèrent un sourire de connivence.